

NOTES et glanures

ANTHROPOLOGIE - SOCIOLOGIE.

LEVI-STRAUSS, Claude, **Anthropologie structurale** deux, Paris, Plon, 1973.

L'Académie française en l'accueillant dans son sein vient de consacrer le prestige de l'auteur. Elle nous vaut de ce fait parmi deux autres, ce volume où se trouvent rassemblés quelques écrits, travaux et articles qui constituent des jalons dans l'œuvre du savant. Classés sous quatre rubriques : vues perspectives, organisation sociale, mythologie et rituel, humanisme et humanités, ils exposent le champ de l'anthropologie, thème de la leçon inaugurale au Collège de France en 1960, la manière de résoudre certains problèmes liés à l'étude des systèmes de parenté, le traitement des mythes nécessaire à l'expression de leur contenu, l'organisation de la recherche et de l'enseignement dans les sciences humaines, le texte enfin désormais classique concernant **Race et Histoire**. Une bibliographie, un index complètent l'ensemble dont l'intérêt n'échappera pas à ceux qui savent combien Levi-Strauss se trouve aujourd'hui contesté dans un domaine où il s'est affirmé comme continuateur de Durkheim et de Mauss créateur français de l'anthropologie sociale. Qui moins que lui pourrait s'en étonner sachant que toute science ne progresse que dans le débat.

R.V.S.

RANDLES, W.G.L., **La civilisation bantou, son essor et son déclin**, dans **Annales, Economies, sociétés, civilisations**, t. 29, p. 267-281, Paris, Colin, 1974.

Les mystères de l'Afrique noire commencent de plus en plus à se dissiper grâce aux efforts de nombreux ethnologues dont l'apport à l'histoire est ici fondamental. La linguistique et l'archéologie aident à poser des hypothèses concernant l'expansion des Bantous. La civilisation proto-bantou serait originaire du Katanga d'où elle aurait rayonné vers l'Ouest, vers l'Est, puis finalement vers le Nord et vers le Sud. Les cultures céréalières et celle de l'igname ont développé un système de **management**, pratiqué par les « faiseurs de pluie », lié à un calendrier stellaire (levé des Pléiades) dont la rigueur conditionne les structures politi-

ques autoritaires. L'introduction des cultures amazoniennes à partir du XVII^e siècle. L'influence européenne oblitère cette rigueur et entraîne la disparition des royaumes désormais libérés des servitudes agraires et livrés à une guerre endémique, source de captifs destinés à la traite. On peut estimer de 100.000 à 150.000 par an le chiffre des départs au XVIII^e siècle, pour le XIX^e siècle pour le seul port de Zanzibar, 50.000 à 70.000. A chaque captif correspondent dix victimes des razzia esclavagistes.

La force du Zouloulant à partir du XVIII^e siècle serait liée à la culture du maïs qui renoue avec la rigueur des pratiques agricoles ancestrales mais avec déviation vers un système militaire générateur de guerres.

Le canal d'information religieux fourni par la communication avec les ancêtres par le médium des transes et axé à l'origine sur les pratiques agraires, fut remplacé avec l'arrivée des Blancs par un nouveau canal ignorant de ces pratiques. Venant de la mer, c'est-à-dire de l'« au delà » des Noirs, les Européens, incarnation des ancêtres, important, en effet, un christianisme étranger à ces éléments vitaux. Ce qui accentue encore le déclin malgré le rejet du christianisme à partir du début du XVIII^e siècle et l'essor compensatoire de mouvements millénaristes.

Décidément l'interdisciplinarité promet encore de beaux jours à l'histoire, chemin de la connaissance !

R.V.S.

SOLER, Jean, **Sémiotique de la nourriture dans la Bible**, dans **Annales, Economies, Sociétés, Civilisations**, t. 28, p. 943-955, Paris, Colin, 1973.

Il est accoutumé d'attribuer à des règles d'hygiène les tabous bibliques, spécialement les tabous alimentaires. Rien n'est moins sûr. La cuisine est un langage à travers lequel s'exprime une société.

La Bible évoque un Paradis végétarien. Dieu est la vie, lui seul peut la retirer, absorber une créature vivante serait absorber Dieu et postuler l'immortalité. Ainsi

s'opposent les nourritures : à Dieu les victimes, aux hommes les végétaux. Après le Déluge, deuxième création, nouveau régime alimentaire : Dieu donne à l'homme le pouvoir d'absorber de la viande, mais celui-ci est marqué négativement comme l'expression du mal qui est en l'homme. Une restriction toutefois, la chair sera débarrassée de son âme, c'est-à-dire de son sang. Avec Moïse intervient une troisième création, une restriction de cette liberté, elle ne concerne que le peuple élu : les Hébreux, autorisés à consommer des animaux élus. C'est une coupure analogue à la circoncision ou au sabbat qui ne se peut comprendre que dans le système dont il fait partie. La peine du talion impose que celui qui répand le sang voit le sien répandu. Le rite substitue à celui du meurtrier le sang de l'animal. La division entre purs et impurs se fait selon une logique « classificatoire » spéciale où l'herbivore se réduit au ruminant au sabot fendu. Toute tare est marquée d'impureté. Dans d'autres peuples l'anormal est divin. Chez les juifs, le castrat est impur ; pour les chrétiens, les anges n'ont pas de sexe. Toute transformation due à l'industrie humaine est marquée d'impureté, la nourriture des origines impose de consommer à la pâque des herbes amères, du pain azyme, des viandes rôties et non bouillies. S'il est versé sur les autels, le vin est l'équivalent du sang, celui des raisins. Est pur ce qui marche, ce qui nage, ce qui vole. Ainsi une autruche est impure, un cygne également, il passe sa vie sur l'eau. Le serpent marche sur le ventre, il encourt la malédiction divine. L'impureté, c'est le désordre. Tel est le cas de l'hybride, le bâtard, la toile mixte, le métis. Le Christ ne peut être admis par les Juifs, car il est hybride de Dieu, or, il ne peut être que l'un ou l'autre. Pour cette raison aussi est interdit l'inceste. Dans les Actes des Apôtres, Dieu force Pierre à consommer animaux purs et impurs, voulant montrer par là que la religion nouvelle s'adresse aussi aux non-juifs. C'est alors que sera baptisé Corneille le premier chrétien non juif. L'Eucharistie permet au prêtre de consommer le sang, élément impur, grâce à la médiation du Christ.

L'ethnologie procure des clartés parfois surprenantes !

R.V.S.

BOSERUP, Esther, **Environnement, population et technologie dans les sociétés primitives**, dans *Annales, Economies, sociétés, civilisations*, t. 29, p. 538-552, Paris, Colin, 1974.

Les tendances démographiques chez les populations primitives ne sont pas seulement influencées par la technologie de l'alimentation, mais aussi par les technologies qui concernent la santé, le transport et la guerre ainsi que par le système d'organisation qu'on pourrait appeler « technologie administrative ». C'est pourquoi il ne semble pas possible de prétendre que dans le passé des sociétés primitives auraient connu un rapide essor démographique, si le taux de croissance de la population n'avait pas été entravé par les limites auxquelles se heurtait la production alimentaire. Beaucoup de peuplades primitives n'étaient pas sous-alimentées.

L'alimentation était assurée par un système d'exploitation allant de la cueillette sur une aire étendue à la culture intensive dans un espace restreint en passant par tous les intermédiaires. Le passage d'un stade à l'autre est fonction de la plus ou moins grande pression démographique. Il a comme corollaire l'introduction de technologies appropriées aux besoins nouveaux.

Les formes les plus élaborées de production requièrent un investissement de travail de plus en plus considérable et entraînent paradoxalement une productivité moindre par unité de travail investi. Faute d'une adaptation des techniques de production, l'environnement a tendance à se dégrader avec les conséquences qu'on devine.

Le passage de la cueillette à l'agriculture intensive pré-industrielle fut très lent. Il affecte des îlots longtemps isolés parmi les peuples prédateurs. L'influence sur les structures politiques et sociales est manifeste. L'adoption de techniques plus élaborées est davantage liée à un phénomène de diffusion ou d'imitation, qu'à un phénomène d'invention. Celle-ci pourrait relever de la gratuité avant d'être adoptée sous la pression du besoin.

Les premiers cultivateurs avaient tendance à se disperser dans le territoire quand leur nombre augmentait et quand l'espace le permettait. Ceci explique que la culture intensive se soit développée dans les terroirs circonscrits par des obstacles naturels. Les

petits groupes utilisant un maximum de terre ne peuvent pas fournir une production spécialisée de biens et de services faute d'atteindre une densité suffisante pour le développement des autres activités. Le transport le plus primitif requiert une densité minimum sans laquelle la piste s'efface. Le processus se déclenche lorsque la masse critique est atteinte. Ainsi les plus anciennes civilisations se développent le long des voies de communications par lesquelles peuvent être véhiculées les ressources alimentaires destinées aux non-agriculteurs. C'est le nombre de producteurs qui crée le surplus, souvent infime par individu, d'où la nécessité d'une concentration importante sur un terrain limité et l'institution d'une autorité de contrôle autoritaire.

En Afrique équatoriale, la traite a accentué la dépression démographique et maintenu le seuil sous le niveau critique, les maladies compensant par ailleurs la généralité végétale. Ailleurs, l'absence de maladies des régions tropicales a pu aider à dépasser le niveau critique, malgré les effets contraires du climat. A l'attention des cours d'histoire renouvelés !

R.V.S.

DAVY, Georges, **L'Homme, le fait social et le fait politique**, collection **Textes de sciences sociales**, Paris, La Haye, Mouton, 1973.

Il s'agit d'un recueil d'articles parus dans diverses revues entre 1919 et 1972. Ils sont regroupés autour de trois figures : celles d'Emile Durkheim, de Lucien Levy-Bruhl, de Charles de Montesquieu. Ils traitent des « faits sociaux », des « institutions primitives », de la « pensée politique ». Quelques lettres d'Emile Durkheim à l'auteur et à Lucien Levy-Bruhl y ont été ajoutées. Bien des choses sérieuses traitées dans une prose laborieuse.

R.V.S.

DUVERGER, M., **Sociologie de la politique**, collection **Thémis**, Paris, P.U.F., 1973.

La science politique et la sociologie politique sont des termes presque synonymes. La science politique envisage une approche de la science des phénomènes politiques sous différents aspects, celui de l'histoire, de l'évolution démographique, de la géographie humaine, etc. alors que la sociologie politique désigne cette approche

sous l'aspect sociologique. L'ouvrage réunit les éléments essentiels d'une initiation générale, à la sociologie, appliquée à la politique. La première partie de l'ouvrage analyse les ensembles sociaux ; c'est dans des cadres spécifiques que se développent les systèmes d'interactions dans les collectivités et les cultures. La deuxième partie aborde les structures sociales : hiérarchie et pouvoirs ainsi que les organisations et fonctions. L'ouvrage se termine par l'analyse de certains modèles de systèmes (les systèmes formels, les modèles théoriques et les systèmes politiques).

L'ouvrage est illustré de 15 figures (schémas, cartes, graphiques). Très clairement rédigé et présenté, l'ouvrage révèle le sens pédagogique de l'auteur. Ce livre sera des plus utiles pour les cours de l'enseignement renouvelé (cours de base et cours à option en histoire et en sciences sociales).

P.B.

GRAS, Alain, **Sociologie de l'éducation. Textes fondamentaux**, Larousse Université, Paris, 1974.

De Durkheim à Ivan Illich en passant par la pédagogie américaine, suédoise et chinoise, Alain Gras tente de dresser un inventaire très large du sujet.

La critique de l'école traditionnelle — et même renouvelée ! — passe toujours par les mêmes problèmes : communication pédagogique et langage, culture de classe, éducation démocratique ou technocratique, etc.

D'Est en Ouest, le bilan est triste : il semble bien que chaque type de société demande à l'école de fournir une qualification plutôt que d'aider à l'épanouissement libre de l'individu ; en outre, qualification réelle d'une part et diplômes d'autre part mènent souvent à des disparités sociales très grandes.

Face à la crise de l'école, critique et même diagnostic sont possibles, mais qui nous apportera une thérapeutique ?

M.R.V.

SPITAEELS, Guy, **Notes de sociologie du travail**, 2^e tirage, Editions de l'U.L.B., Institut de Sociologie 1974, 100 p.

Rédigées vers 1966-67, ces notes de cours constituent un excellent instrument de travail pour les professeurs d'histoire ou

de science sociale. L'auteur analyse très clairement l'évolution du syndicalisme dans les années 1960 en prenant surtout ses exemples en Belgique et en Europe occidentale. Il met tout d'abord en évidence la politique des conventions collectives, son influence sur le syndicalisme et le développement de la politique des avantages réservés aux syndiqués. Les objectifs des syndicats visent surtout à améliorer et garantir les revenus, à lutter pour de meilleures conditions de travail et à assurer le pouvoir syndical. Les organisations ont été amenées à réagir face aux problèmes économiques (emploi, prix, marché) ou aux situations politiques. Elles se sont trouvées confrontées aux tentatives de mise en place d'une politique des revenus, liant la progression des salaires à la productivité ou distribuant des augmentations de salaires sous forme d'épargne contractuelle (participation aux bénéfices, épargne forcée). L'auteur analyse les grandes orientations du mouvement ouvrier : parti politique qui tend à se transformer en grand parti de progrès, la révolte ouvrière contre les conditions de travail ou la bureaucratie syndicale et les diverses formes de syndicalisme (de contrôle dans les pays nordiques, plus révolutionnaire dans les pays latins, de gestion dans les pays communistes et nationaliste dans le tiers monde). La plupart des problèmes soulevés par l'auteur restent actuels même si depuis la rédaction de ces notes sont apparus des faits nouveaux comme la révolte de 1968. La présentation des faits est objective et nuancée, fondée sur des recherches personnelles et d'abondantes lectures. Cette étude replace les grands problèmes du mouvement ouvrier dans leur contexte et incite à la réflexion et à la discussion.

J.-P. D.

VOYE, Liliane, Sociologie du geste religieux. De l'analyse de la pratique dominicale en Belgique à une interprétation théorique. collection Questions économiques, sociales et politiques, Bruxelles, Ed. Ouvrière, 1973.

Livre intéressant que celui-ci où se mêlent les démarches de l'historien et du sociologue, où s'affirme aussi la complémentarité des points de vue et des méthodes de l'un et de l'autre. Il démontre aussi combien la nécessaire subjectivité du chercheur doit se dénouer dans une approche constante de l'objectivité.

Curieux que la constatation de l'adéquation des pratiques religieuses avec les découpages anciens des diocèses. Curieux encore que les zones de pratique dominicale élevée correspondent avec les zones de faire-valoir direct et celles de pratique faible avec celles de faire-valoir indirect. Cette dernière constatation est liée au type de relation sociale et transcende la pratique rurale pour s'étendre au milieu urbain régional. Le phénomène n'est pas perturbé par des interférences récentes, ce qui laisse penser qu'il s'agit d'un caractère culturel. Analogie aussi entre pratique dominicale et vote favorable au Parti Social Chrétien. De même entre dialecte et pratique, sans qu'il y ait clivage entre néerlandais et français.

R.V.S.

MARABINI, Jean, Marcuse et Mc Luhan et la nouvelle révolution mondiale, Paris, Mame, 1973.

Que le Monde soit en crise, Marcuse et Mc Luhan ne sont pas les seuls à le constater. Jean Marabini, à la manière des sophistes, tente de nous persuader qu'ils sont d'accord sur la nécessité d'une révolution, reste à savoir quelles sont les voies par lesquelles on s'y acheminera...

Auteur de la **Galaxie Gutenberg**, dissertant non sans humour, Marshall Mc Luhan, professeur canadien formé à Cambridge, dénonce ce qu'il estime être les méfaits de l'imprimerie, facteur de sclérose, et voit dans les moyens d'information de masse le retour à la communication tribale, verbale et visuelle par essence, étendue à l'échelle du Monde. Il se garde, ce que ne relève pas l'auteur, de dénoncer la duperie de la liberté d'information dans une société où règne la répression si bien mise en vedette par Sigmund Freud.

Herbert Marcuse, au contraire, sans humour, car la chose est trop sérieuse, dissèque les mécanismes des structures sociales actuelles et met en lumière leurs contradictions. Il aboutit à la constatation amère que la violence seule peut avoir raison de la violence. C'est bien ce que soulignaient déjà Karl Marx et Jean Jaurès mettant en évidence la violence innée qu'une feutrée des oppressions. Conclusion de Mc Luhan : encourageons le développement de l'électronique. Ce n'est pas sans raison qu'il est conseiller d'un certain nombre de grandes firmes productrices. Conclusion de Mar-

cuse : aucune. Il met l'humanité en face des résultats de ses analyses. A elle de prendre ses responsabilités.

N'en déplaise à Jean Marabini, où est le révolutionnaire ? celui qui prédit un monde merveilleux où l'enseignement sera roi, sans dire qui le contrôlera ? ou celui qui sur les mêmes bases annonce que la voie est étroite, et que la route sera rude, qu'il est temps de prendre le bourdon ? On n'est jamais sauvé que par soi-même !

R.V.S.

FREUND, Gisèle, **Photographie et société**, Paris, éditions du Seuil, 1974.

Il n'est pas neuf de dire que si une photographie est techniquement une reproduction de la réalité, elle n'en est en fait qu'une interprétation. Ici, l'auteur, photographe et sociologue, retrace avec subtilité l'évolution interdépendante, depuis le milieu du XIX^e siècle, des techniques photographiques et de la société. La photo est d'abord expression et reflet de la société : considérée comme parente pauvre de la peinture, elle est utilisée pour les portraits et elle remplace, dans les milieux petits bourgeois, le traditionnel tableau aristocratique trop coûteux. Sous le Second Empire, les classes bourgeoises se sont affirmées et recherchent des symboles de leur statut social et des signes extérieurs de leur « modernité » : la photographie acquiert ses titres de noblesse... bourgeoise. La querelle des anciens et des modernes devient, à la fin du siècle, celle des artistes et des photographes. Ces derniers l'emportent dans la mesure où leur technique sert à l'époque le plus important des mass media : le reportage écrit. Des Communards imprudents se sont fait photographier ? Ils seront recherchés et fusillés par la police de Thiers qui dispose du cliché. La photo sert dès lors à maintenir l'ordre, à manipuler l'opinion publique, à modeler la société.

La dernière partie de l'ouvrage est à première vue moins originale : l'auteur y présente les différents aspects (politique - censure - art) de la photographie dans le monde actuel depuis la création du photojournalisme en Allemagne pendant l'entre-deux-guerres. L'approche sociologique toute neuve en rend néanmoins la lecture passionnante, suscite par son aspect analyti-

que la comparaison avec certains passages de **Mythologies** de R. Barthes et amène l'historien à remettre en question la notion de « document ».

G.T.

RELIGIONS.

BOYER, Régis et LOT-FALCK, Eveline, **Les religions de l'Europe du Nord**, Fayard/Denoël, 1974.

L'ouvrage est consacré dans sa plus grande partie aux **eddas** et **sagas** présentés par M. Régis Boyer. Le deuxième volet comprend des textes eurasiens dont M^{me} Eveline Lot-Falck est la présentatrice.

Dans l'avertissement, M. Boyer explique l'intention des auteurs : ne pas faire œuvre d'érudition, mais guider le lecteur, à partir des **eddas**, **sagas**, hymnes chamaniques, dans la découverte de civilisations riches de mystère et de poésie.

Les **eddas** sont constituées de deux manuscrits du XIII^e siècle. Il est à noter que la première rédaction de ces poèmes date du moyen âge et qu'elle est l'œuvre de clercs fortement imprégnés de christianisme.

L'origine des **eddas** est difficile à préciser. Les poèmes ont été écrits entre 800 et 1300, mais sont certainement antérieurs. Ils sont l'œuvre de Norvégiens, d'Islandais, de Danois, et l'essentiel de ce qu'ils nous apprennent se trouve déjà gravé dans la pierre plus d'un millénaire et demi à l'avance.

L'historien puisera, dans ce volume, de précieuses indications sur la religion germanique proprement dite, mais surtout sur la mentalité, sur le comportement de peuples longtemps considérés comme culturellement arriérés et dont l'approche est presque toujours très sommaire.

Il découvrira que les peuples du Nord ont subi bien des influences (celtique, latine, slave) et verra se confirmer que la conception d'une histoire en tranches bien découpées, en études ethnologiques isolées est une absurdité.

Ce recueil important aidera donc le professeur d'histoire dans une présentation

plus réaliste de peuples, qu'ils soient Vikings ou Mongols, longtemps ignorés ou considérés comme parents pauvres de l'histoire.

L'ouvrage se complète d'une intéressante bibliographie sur les religions.

M.S.

LES CATHARES.

BORST, Arno, **Les Cathares**, Payot, Paris, 1974.

NIEL, Ferdinand, **Les Cathares de Montségur**, Seghers, Paris, 1973.

BORDONAVE, Jean et VIAELLE, Michel, **La mentalité religieuse des paysans de l'Albigeois médiéval**, Privat, Toulouse, 1973.

L'ouvrage d'Arno Borst, édité à Stuttgart en 1953, est ici traduit pour la première fois en français par Ch. Roy. L'auteur analyse essentiellement le catharisme en tant que phénomène religieux : tradition du dualisme, rapport avec les Bogomiles contenu religieux et moral, etc. Sa conclusion tend à démontrer que les Cathares ne sont ni Bogomiles, ni gnostiques, ni chrétiens, ni hérétiques, ni païens : ils se sont voulu synthèse de tous ces courants.

Le livre de Ferdinand Niel constitue une synthèse des études antérieures qu'il a consacrées aux Cathares et plus particulièrement au site de Montségur. Contrairement à Borst qui dénie toute originalité et toute influence marquante au phénomène, Niel insiste sur la valeur spirituelle de l'œuvre cathare et sur l'intérêt social que représente la communauté de Montségur. Une grande partie du livre est consacrée à l'étude du site du Pog de Montségur et à l'archéologie du château et du temple.

L'archéologie nous amène à l'ouvrage de Bordonave et Vialelle : les auteurs ont effectué dans la région de Mazamet une série de fouilles qui ont permis la découverte d'une centaine de monuments funéraires souterrains et de dépôts rituels. Les auteurs établissent entre ces monuments et d'autres de l'époque gallo-romaine ou protohistorique une filiation basée sur le culte de la Terre-Mère, source de renouveau et de fécondité. L'étude de ces monuments montre à la fois les survivances païennes

dans un milieu christianisé et les fondements de la doctrine cathare en milieu rural.

Des trois ouvrages recensés ici c'est assurément le dernier qui apporte les vues les plus neuves sur cette terre d'Albigeois qui recèle encore tant de mystères.

M.R.V.

RAHN, Otto, **La cour de Lucifer, Les Cathares ga dien: du Graal**, Paris, éditions Tchou, 1975.

Il est difficile de faire la critique de cette réédition de la dernière œuvre de O. Rahn, publiée alors qu'il était déjà la victime ou le collaborateur des Nazis. Peut-être faut-il voir ici une défense de ces Cathares dont Hitler s'empara un moment, une réhabilitation de l'auteur ?

Ouvrage intéressant, mais qui nécessite de longues discussions entre spécialistes de l'histoire des Cathares.

J.D.

CADIEUX, Lorenzo, **Lettres des nouvelles missions du Canada (1843-1852) ou Relations des Jésuites du XIX^e siècle**, Montréal, Editions Bellarmin, Paris, Maisonneuve-Larose, 1973.

Historiens, anthropologues, sociologues, économistes, folkloristes trouveront dans la réédition des nonante-trois lettres de cette correspondance des missionnaires jésuites au Canada une source de documentation féconde pour leurs recherches. L'introduction écrite avec simplicité recrée l'ambiance des années 1840 dans l'Ontario et le Québec avec ses traditions, ses mœurs, ses superstitions, son genre de vie, ses moyens de subsistance : pêche, chasse, traite des fourrures, agriculture médiocre. Les Indiens Odjibwès retiennent particulièrement l'attention de l'auteur qui en décrit systématiquement les usages dans une époque de mutation exposée aux malheurs des temps et aux entreprises parfois malhonnêtes des blancs.

Un livre bourré de notations, d'anecdotes, de renseignements d'une infinie richesse, d'une lecture agréable qui se voulait, jadis édifiante, et qui inspire encore du respect pour l'œuvre missionnaire.

Cartes, lexique toponymique, index analytique, bibliographie, notice biographique viennent compléter ce travail qui fait honneur à l'édition québécoise.

R.V.S.

Problèmes d'histoire du Christianisme, édités par Jean PREAUX, 3, Bruxelles, Editions de l'U.L.B., Institut d'Histoire du Christianisme, 1972-73, 100 p. 160 F.

Cet ouvrage édité des conférences d'information organisées par l'Institut d'Histoire du Christianisme. Ces exposés de professeurs de l'Université de Bruxelles font le point avec beaucoup de précisions sur des problèmes particuliers de l'histoire des idées et des croyances en rapport avec le Christianisme. Chaque communication est suivie d'une orientation bibliographique.

M. Charles Delvoye pose un problème controversé : **A-t-on découvert la tombe de saint Pierre au Vatican**. Une trouvaille archéologique faite lors de travaux à la cathédrale Saint-Pierre au Vatican a mis à jour une niche incurvée surmontée d'une « memoria ». L'auteur démontre que cette réalisation de la fin du II^e siècle n'est pas la tombe de saint Pierre, mais qu'elle a été réalisée au moment où l'église de Rome a voulu revendiquer les reliques du saint et le siège de son évêché. Il signale aussi qu'au III^e siècle, ces reliques ont été situées par les Novatians dans un cimetière à l'ouest de la Via Appia sous les vestiges de la basilique des Apôtres. L'examen critique ne permet pas de préciser l'emplacement de la tombe de saint Pierre, mais il est intéressant pour l'étude des mentalités et des croyances religieuses.

M. Jean HADOT étudie **L'Utopie communautaire et la vie des premiers chrétiens de Jérusalem** (pp. 15-34). Il envisage tout d'abord, l'influence du mythe (vie communautaire et ascétisme) sur le christianisme, les hérésies, voire même sur le socialisme et les communautés actuelles. L'étude critique des **Actes des Apôtres** atteste de la réalité de la vie communautaire d'une élite de chrétiens à Jérusalem, à côté de nombreuses sectes et de l'influence de l'ésénisme sur ce comportement. Toutefois, ceux qui ont voulu retourner à la pureté primitive du christianisme ont transformé cette situation en une sorte de mythe. Ils y ont ajouté l'idée de la virginité ou du mariage spirituel.

M. Guy CAMBIER s'est intéressé à **La chasse aux sorcières à la fin du Moyen Âge et aux XVI^e et XVII^e siècles** (pp. 35-49). Il s'attache à démontrer le rôle de l'Inquisition dans la répression de la sorcellerie à partir de 1326 et surtout à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle.

Loin de percevoir l'aspect mythique du problème, les inquisiteurs ont contribué à enrichir l'imagerie de la sorcellerie.

Ils ont vu des alliés du diable dans des non-conformistes, des lycanthropes, des hystériques ou des victimes de l'injustice sociale. Malgré les expériences d'hommes de sciences, ils ont encouragé par leurs interrogatoires la croyance à la réalité du sabbat. L'article décrit et explique les diverses manifestations de la sorcellerie. Il cite plusieurs textes anciens que les professeurs peuvent utiliser pour illustrer ce phénomène de l'histoire des mentalités.

M. Roland CERAHAY analyse les idées de **Tommaso Campanella ou le socialisme dans la Cité de Dieu** (pp. 51-71). Ce religieux dominicain, qui a été emprisonné pour avoir été le guide spirituel d'une révolte de la Calabre contre l'Espagne, sera victime de l'inquisition romaine et terminera finalement ses jours à Paris.

Son œuvre contient l'idée d'un Etat universel rassemblé par le roi d'Espagne (puis le roi de France), dirigé par le pape, unifié au point de vue religieux et destiné à assurer le bonheur des hommes. Mais ce même écrivain est aussi l'auteur de la **Cité du Soleil** que l'auteur situe par rapport aux utopies anciennes et modernes.

On y trouve des idées qui ont fait de Campanella un précurseur du socialisme : le collectivisme, l'égalité, la suppression du profit. Il préconise même la suppression de la famille. Il défend l'idée d'une religion naturelle, sorte de christianisme épuré. Cet article a le mérite de montrer les aspects médiévaux et modernes de la pensée d'un écrivain qui annonce le socialisme.

M. Jean PREAUX compare deux conceptions chrétiennes en passant de la **Cité de Dieu** de saint Augustin à la **Cité séculière** de Harvey Cox (pp. 73-97). Il situe la pensée de saint Augustin dans son époque (chute de Rome, influence des écrivains païens et chrétiens) et fait connaître les idées du Père de l'Eglise par de larges extraits : conception d'une cité divine basée sur l'amour et la communion, rassemblant les juifs et les gentils et qui remplacera toutes les cités humaines dans l'éternité, après la fin du monde matériel. Harvey Cox, pasteur de l'église baptiste aux Etats-Unis, est l'auteur d'une **Cité séculière** (1965) qui remet en cause la conception augustéenne et qui veut insérer les

Chrétiens dans le monde en devenir. Il veut intégrer dans une cité nouvelle la technologie, le rationalisme et la fantaisie de la fête. Il recherche le dialogue avec le marxisme et se situe dans le courant révolutionnaire et contestataire.

Ces études retiendront l'attention parce qu'elles apportent une information critique précise et accessible souvent enrichie de textes, sur l'histoire des idées et des mentalités.

J.-P. D.

MENTALITES.

ELIAS, Norbert, **La Civilisation des mœurs**, Collection **Archives des sciences sociales** dirigée par Jean Baechler, Paris, Calmann-Lévy, 1973.

Norbert Elias a publié **la civilisation des mœurs** pour la première fois à Berne en 1939. Il s'agit d'un livre sur l'histoire de la civilisation. C'est par ce terme que la société occidentale tente de caractériser ce qui la singularise, ce dont elle est fière. Ce terme résume l'avance que la société occidentale croit avoir prise sur les siècles précédents et sur les sociétés contemporaines plus primitives. A cette conception, N. Elias oppose la conception allemande de « Culture », c'est-à-dire les données intellectuelles, artistiques et religieuses, les valeurs dont l'homme peut se prévaloir.

L'analyse de ces deux notions sert de prétexte à une esquisse fort intéressante de l'histoire des mentalités destinée à nous faire percevoir ce que pouvait représenter quelqu'un de « civilisé » dans nos régions depuis la fin du moyen âge.

Surgit d'abord la « courtoisie » médiévale, aussi ritualisée que notre « civilité », mais elle s'accompagne d'une philosophie des corps qui diffère de celle d'aujourd'hui puisqu'elle tolère la promiscuité physique, la violence, à un degré que nous jugerions souvent cruel, inacceptable, voire inconvenant. Puis se développe, à partir de la Renaissance, la politesse italo-française des hommes de cour. Les formes dites basses de l'activité physique : rot, pet, crachat, deviennent clandestines. L'amour physique se terre dans les recoins des alcôves.

Une volonté graduelle d'effacement du corps se développe à travers le temps et trouve, selon Elias, un point ultime dans

la cuisine chinoise fruit par excellence de la civilisation des mœurs la plus raffinée qui soit et dans les débordements de la mode occidentale dont les audaces ne sont rendues possibles que parce que les contraintes morales sont suffisamment intériorisées chez les spectateurs pour qu'ils gardent un sang-froid suffisant pour se borner à le rester.

Ce livre intéressera pour leurs cours les professeurs qui y intègrent l'histoire des mentalités et pour ceux qui veulent voir dans « l'homme se nourrit » un des problèmes proposés au niveau du degré d'observation, autre chose qu'une évolution des moyens de production.

R. R.

VOVELLE, Michel, **Mourir autrefois, attitudes collectives devant la mort aux XVII^e et XVIII^e siècles**, collection **Archives**, Paris, Gallimard Julliard, 1974.

La mort est un compagnon familier des générations d'antan. Elle s'inscrit en quelque sorte dans la vie de tous les jours, chose bien étrangère à notre actuelle civilisation d'abondance et de longévité. Il faut pour retrouver la sinistre figure plonger dans les sociétés en voie de développement, les pays du Sahel aux prises avec la sécheresse, ceux du Bengale submergés par l'inondation, ceux d'ailleurs sapés par la sous-nutrition. L'hygiène, l'alimentation, la disette, la maladie, l'épidémie, la guerre, la révolte, la pratique démographique se conjugaient jadis pour peupler les caveaux et les fosses communes. Le XVII^e siècle se caractérise par un lyrisme mortuaire à la fois visionnaire et baroque avec en période de crise une indifférence sinistre propre aux grandes calamités. Le formalisme du cérémonial prend toute sa signification dans les règles de l'étiquette du Grand Siècle. Il convient de mourir en respectant les formes. Le macabre va jusqu'à vivre sa mort. Avec les Lumières du XVIII^e siècle apparaît la désinvolture, mourir est un dernier tour dont on s'excuse ou que l'on traite à la légère chez les esprits forts ou dont on pousse l'emphase jusqu'à la caricature. Les invocations religieuses à la Vierge Marie tombent spectaculairement dans les testaments, ainsi que les recommandations touchant les funérailles. L'époque Romantique connaît toutefois un regain d'émotion dont la Révolution donne des exemples avec Robespierre par exemple.

Avec son appareil de notes, sa bibliographie, ses textes, ce livre apparaît comme une bonne initiation à un aspect des mentalités qui aide à définir la condition humaine.

R.V.S.

RUSSIE - U.R.S.S.

COHEN, Francis, **Les Soviétiques - classes et société en U.R.S.S.**, Paris, Editions sociales, 1974.

L'ouvrage de Francis Cohen a le double avantage de nous donner une bibliographie très dense sur les sciences sociales en U.R.S.S. et de nous fournir une mine de statistiques soviétiques sur des sujets très divers.

La première partie de son livre, intitulée « Aperçu d'histoire sociale de l'U.R.S.S. » et qui résume l'évolution des classes depuis le tsarisme jusqu'au 22^{me} Congrès (1961), a le grand mérite de n'éluider ni le stalinisme, ni les déportations de koulaks, ni les procès de Moscou, mais de les justifier dans une perspective historique très large et cela souvent fort intelligemment.

La deuxième partie, intitulée « Les classes sociales du socialisme développé », étudie l'évolution sociale des dernières années. On y suivra avec intérêt les efforts soviétiques pour maintenir à la fois le plein emploi et une réserve de main-d'œuvre, sans entretenir dans les entreprises des travailleurs inutiles. Un autre chapitre, qui intéressera particulièrement les enseignants, aborde les difficultés que rencontrent les soviétiques à réaliser l'égalité des chances pour tous les enfants.

La troisième partie, « Evolutions sociales et démocratie », pose l'important problème de savoir « Qui gouverne en U.R.S.S. ? » et y répond sans trop de schématisme.

En conclusion, il s'agit du travail sérieux d'un « croyant » honnête, mais dont on peut regretter que l'enthousiasme semble verbal et assez superficiel.

A. M. M.

EGNELL, E., PEISSIK, M., **U.R.S.S. L'entreprise face à l'Etat**, coll. **Economie et société**, Paris, Le Seuil, 1974.

Excellente analyse du système économique soviétique, analyse qui part d'un sentiment de sympathie, mais qui reflète aussi la conscience des auteurs.

La question est de savoir si cette économie sera celle du monde, un jour ; la conclusion des auteurs est celle-ci : « A force de subir des défaillances, il nous apprend à les surmonter. »

Cet ouvrage est à lire pour comprendre l'U.R.S.S. et pour pouvoir enseigner son système d'économie.

J.D.

De GRUNWALD, C., **Société et civilisation russes au XIX^e siècle**, collection **Points**, Paris, Le Seuil, 1975.

Excellent petit livre qui permet de mieux comprendre les difficultés d'adaptation au nouveau régime de cette société qui reste plongée dans le siècle passé.

Il s'agit d'une analyse d'une société et d'une civilisation qui explique la nécessité révolutionnaire et éclaire des aspects nouveaux et souvent obscurs de l'U.R.S.S. On ne parle pas assez souvent des classes sociales qui ont profité du passage de la Russie absolue à la Russie constitutionnelle et l'on comprend mieux la fureur des paysans et des ouvriers d'octobre après la lecture de cet ouvrage.

L'auteur s'attache à expliquer l'âme russe des tsars et des nobles ; il comprend aussi l'âme russe des prolétaires.

Livre honnête, optimiste pour le socialisme, sans être aveuglé par le militantisme.

J.D.

CARRIERE, P., **L'Economie de l'U.R.S.S.**, Collection **Géographie**, Paris, Masson & Cie, 1974.

Dans cet ouvrage, l'auteur examine les différents aspects de l'économie soviétique des trente dernières années. Les matières étudiées relèvent, avec un grand souci de soin et de détail, l'état actuel des ressources naturelles et du potentiel de production, la population, (dans son aspect territorial et démographique), l'agriculture et l'industrie — évidemment ! — ainsi que les moyens de communication dans un pays immense qui tend à se tourner, semble-t-il, de plus en plus, vers l'étranger.

Le principal intérêt de cet ouvrage réside dans le grand nombre de données précises énoncées par P. Carrière, qui est professeur à l'Université de Montpellier : tableaux, graphiques, cartes y sont très abondants et très documentés. Le chercheur

pourra également y trouver une bibliographie très complète à la fin de chaque chapitre.

Soulignons bien qu'il ne s'agit en fait que de données à l'état brut, bien propres à la réflexion et par conséquent à l'interprétation. On y chercherait vainement, en effet, une vue plus élargie du problème en examen, replacé dans le contexte politique et social de l'Union Soviétique.

La vocation de cet ouvrage est essentiellement compilatoire et peut servir, quant aux renseignements qu'il fournit, de point de départ à des travaux de groupe concernant l'U.R.S.S. dans le cadre d'un cours de géographie, par exemple.

M. D.

IMPERIALISME.

NORDMANN, Claude, **La montée de la puissance européenne (1492-1661)** collection **Le fil des temps**, Paris, P.U.F., 1974.

Panorama historisant ou aide-mémoire dense fondé sur des ouvrages assez récents exposant l'évolution des diverses contrées d'Europe selon un découpage chronologique d'inspiration française. Trois parties se partagent l'ouvrage :

— **L'Europe féconde**, 1492-1560, avec l'expansion coloniale, la croissance démographique, la promotion de la bourgeoisie, la diffusion de la civilisation humaniste, le trouble des consciences, la montée des absolutismes ;

— **L'Europe séparée**, 1560-1598, plongée dans ses réformes religieuses, ses crises économique et sociale, les tourments internes de ces grands Etats et des autres, l'éveil de la notion d'un monde ouvert ;

— **La genèse de l'Europe classique**, 1598-1661, avec ses perturbations économique, sociale, morale, la recherche d'un équilibre international, les poursuites de l'absolutisme, la décadence ibérique, l'essor de l'esprit scientifique.

Un parti pris de référence à des termes en langue étrangère et à des auteurs non repris dans l'orientation bibliographique permet de constater combien peu l'auteur se soucie de géographie ou de géographie correcte.

Il reste qu'à travers guerres, pestes, famines, nous trouvons ici affirmé on de la vitalité européenne dans sa grande diversité.

R.V.S.

VIDALENC, J., **Des grands impérialismes à l'éveil du Tiers-Monde, 1914-73** collection **Le fil du temps**, Paris, P.U.F., 1974.

L'auteur à travers ses recherches pose la question de savoir dans quelle mesure l'héritage du passé va persister ou s'éteindre et dans cette hypothèse, quels éléments disparaîtront les premiers.

Un fait peut être affirmé en 1972, c'est que l'ancienne hégémonie des pays européens importants en 1914 a fait place à d'autres influences, et la donnée nouvelle est l'explosion démographique dans un monde qui ne présente plus les possibilités qu'il semblait devoir fournir il y a un siècle.

Livre intéressant, mais pas fort original.

J.D.

MEINECKE, Friedrich, **L'idée de la raison d'Etat dans l'histoire des Temps modernes**, traduit de l'allemand par CHEVALIER Maurice, collection **Travaux d'histoire éthico-politique**, Genève, Droz, 1973.

Prussion, Friedrich Meinecke le resta de sa naissance à sa mort, quoique l'influence du séjour qu'il fit avant 1914 à Strasbourg et en Bade, de son aveu même, le rendit plus allemand. Rallié à la République de Weimar, adversaire du nazisme dont il sut éviter les foudres, il couronna sa carrière comme recteur de l'Université libre de Berlin. L'Institut d'histoire de Berlin porte aujourd'hui son nom. Sous l'affreuse couleur de rouille dont les architectes l'ont doté, il cherche actuellement une nouvelle voie ouverte sur l'histoire totale.

Spectateur de la croissance et de la chute de l'Etat allemand, artisan de sa renaissance, il est légitime qu'il consacre l'essentiel de son œuvre à l'histoire des idées dans la bonne tradition des philosophes allemands.

De Machiavel à ... Treitschke, maître de l'auteur, en passant par Campanella, Richelieu, Puffendorf, Frédéric II, Hegel et

bien d'autres, il nous trace une fresque magistrale. Conscient de ses erreurs et des dangers qu'il court, il conserve à l'Etat la position élevée qu'il estime devoir lui être reconnue, même aujourd'hui, mais il le voit couronné par l'idéal de la S.D.N. en proie aux tourments du démon.

R.V.S.

BLUME Daniel, GINDIN Claude, BOURDERON Roger, WOLIKOW Serge, HAMART Michel, MESLIAND Claude, **La politique de l'impérialisme français (1930-1958)**, collection **Notre Temps Histoire**, Paris, Editions sociales, 1974.

Petite collection de poche destinée à un public de travailleurs, celle-ci nous livre les interprétations marxistes de l'histoire du XX^e siècle. Ce volume contient quatre études sur les sujets suivants :

— **Les Grands choix de politique extérieure française**, avec la justification de la ligne parfois sinueuse suivie par le mouvement communiste face à la politique bourgeoise. Elle se préoccupe de dénoncer les excès du Traité de Versailles, l'impérialisme français, le péril germanique hitlérien, d'appeler au rapprochement avec l'URSS contre les séductions de l'Angle-

terre conservatrice, d'assurer enfin une politique française indépendante ;

— **La politique économique et sociale du gouvernement de Vichy** critique la conception classique d'un régime attaché au passé corporatiste. Il souligne combien le grand capital est bien représenté dans les instances dirigeantes et le profit escompté. Si l'anti-socialisme affiché par le pouvoir est effectif et sape le mouvement ouvrier, l'anti-capitalisme relève de la mystification, car il aboutit à renforcer les monopoles.

— **Le capitalisme monopoliste d'Etat et la planification en France au lendemain de la 2^e Guerre Mondiale** dénonce le pillage capitaliste des ressources publiques, l'exploitation de la main-d'œuvre par l'inflation. Le **Marché commun** est un moyen de sauver le capitalisme.

— **L'économie agricole et la société paysanne des années 1930 à 1958** marque les étapes de la mutation de la paysannerie tiraillée entre les agrariens de droite et les syndicalistes paysans de gauche.

Une belle tranche de vie... dialectique.

R.V.S.